Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 17 (1909)
Heft: 2

Quellentext: Souvenir de Jean Muret
Autor: Muret, Jean

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous, en revanche, nous combattons pour l'honneur. » — « Que voulez-vous, répondit le Suisse, chacun court après ce qui lui manque ! »

Dans le pays même, bien que la Suisse eût affirmé à maintes reprises sa neutralité, bien qu'elle n'eût jamais été sérieusement menacée depuis plusieurs siècles, l'esprit militaire, entretenu par tant de récits, était très développé. Tout Suisse est soldat, telle était la formule. Et chacun s'acquittait avec empressement des obligations qu'elle lui imposait. Le soldat fournissait à ses frais son armement et son équipement. Il se rendait volontiers à l'exercice, qui se faisait le dimanche, sur la place publique. L'amour du tir, si caractéristique à notre époque, était très développé autrefois. Nombreuses étaient les sociétés de tir à l'arc, à l'arbalète et plus tard au fusil. Dans le canton de Berne, tout soldat tenait à honneur de se marier en uniforme. Sur certains points on allait encore plus loin qu'aujourd'hui. Berne avait une *flotte* guerrière sur le lac Léman, un port fortifié, Morges, et une école navale, destinée à former de bons marins !

(*A suivre*) P. MAILLEFER.

SOUVENIR DE JEAN MURET

Le hasard, ce gentil petit dieu, nous a fait découvrir le récit d'une course d'herborisation dans la Gruyère par deux naturalistes, ou si l'on veut deux botanistes, qui ont eu leur moment de célébrité. Nous voulons parler de Jean Muret, l'un des pères de la Constituante vaudoise de 1861, et du doyen Chenaux, curé de Vuadens. Ce récit est de ce dernier. Peut-être qu'il conviendrait mieux à un périodique traitant des sciences naturelles qu'à une revue historique, mais il a reçu la patine du temps, de sorte qu'il peut aussi entrer dans le creuset de l'histoire.

La course que nous publions servira certainement à compléter l'intéressante biographie qu'a écrite Eugène Rambert sur Jean Muret, dans la *Gazette de Lausanne*[1], puis reproduite dans les *Etudes de littérature alpestre* de cet auteur[2]. Nous ne reviendrons pas sur la biographie de Muret qui est, certes, connue. Mais celle de son compagnon en herborisation, du doyen Chenaux, est oubliée, tellement le temps se hâte d'effacer les souvenirs. Cependant, il doit exister des lecteurs faisant partie des sociétés des sciences naturelles, de la Société Murithienne de botanique, de l'Académie de St-Maurice, etc., qui se rappelleront sans doute leur ancien collègue à la taille extraordinaire, aux relations si faciles et si cordiales et à la science profonde et discrète.

Le doyen Chenaux est né au Bry, petit hameau de la paroisse d'Avry-devant-Pont, dans la Basse-Gruyère. Il fréquenta les collèges d'Estavayer, de Fribourg, de Schwytz, puis le Séminaire helvétique de Milan, où il resta environ quatre années. En 1847, il fut envoyé comme vicaire dans la paroisse de Vuadens, populeuse et étendue. L'orage politique soufflait alors en pays fribourgeois, le curé de cette localité dut prendre le chemin de l'exil et son jeune vicaire lui succéda bientôt, et, pendant 36 ans, il exerça son ministère avec un zèle et un dévouement à toute épreuve. Il y avait chez le curé Chenaux deux carrières pour ainsi dire, celle de pasteur des âmes et celle de naturaliste. La botanique spécialement absorbe les moments dont il peut disposer. C'est par la botanique qu'il fait la connaissance d'un cercle d'amis, entre autres de Jean Muret, et les relations établies se continuaient dans le presbytère de Vuadens. On peut s'en faire une idée en lisant le charmant récit de M. Louis Favre, de Neuchâtel, intitulé *Le pinson des Colombettes*.

[1] En 1877.

[2] Lausanne. Librairie F. Rouge 1889.

Gustave Roux, l'artiste vaudois bien connu, l'agréable illustrateur de l'album : *Armaillis et Vignolans*[1], a fait partie des hôtes de la cure de Vuadens, où l'on passait de bien charmantes journées dans cette bonne vieille maison. Roux a trouvé ici des sujets pour son album.

Le curé de Vuadens donnait la volée de temps à autre à des publications sur des sujets divers. C'est ainsi que, vers les années 1871 à 1877, il a écrit des traités de botanique populaire, et frappé des dangers que présentent certaines plantes vulgaires, il a mis le public en garde. Parfois il s'exerçait à combattre de sa plume humoristique et satirique les fidèles du Grimoire, les propagateurs et les vendeurs de plantes auxquelles il est attribué des vertus, des opérations extraordinaires, magiques ; il poursuivait les superstitions si difficiles à déraciner tellement elles sont tenaces. C'est ainsi que pour les tourner en ridicule, il publia des opuscules : *Le diable et sa queue ; le diable et ses cornes*, qu'il devait continuer par *le diable et sa hotte*. Ces opuscules étaient remplis de railleries pleines d'à-propos et de finesses. *Ridendo castigat mores*. Ils eurent un vrai succès et sont devenus une rareté.

Le curé, dans les campagnes, est astreint à parler le patois, ce bon ancêtre de province qui a conservé ses sabots. On lui fait aujourd'hui injustement une guerre sans merci dans laquelle il succombera. Cependant c'était la langue de nos pères, naïve et sans recherche comme eux. Le doyen Chenaux aimait l'idiome de son enfance ; il le parlait avec tant de pureté que c'était un plaisir de l'ouïr. Il s'appliqua à recueillir les proverbes patois (revis) qui font aussi partie du bagage de la sagesse des nations, quoique dans une enveloppe rugueuse. Il en forma une riche collection, qui fut publiée dans plusieurs volumes des *Etrennes fribourgeoises*, dans le XXIe volume

[1] Berne. Librairie Dalp, 1868.

des Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande, et enfin dans la *Romania*, 1877. Cette dernière publication, la plus soignée, a été faite en collaboration avec M. Jules Cornu, Vaudois, sous le titre : *Una panera de revi fribordzey*, proverbes patois du canton de Fribourg. Il en a été fait un tirage à part de 44 pages.

Le 14 décembre 1883, le curé Chenaux fut trouvé mort dans son lit. Aujourd'hui, un mesquin monument, économique surtout, une plaque de marbre, avec une inscription, scellée dans la façade ouest de l'église de Vuadens, rappelle le souvenir du bon doyen et du savant naturaliste.

Si nous nous sommes arrêté quelque peu à rappeler le souvenir du doyen Chenaux, c'est que nous tenions à remplir un devoir d'affection : nous l'avons connu, nous avons aussi passé quelques heures dans cette cure de Vuadens si vivante alors, où l'on recevait toujours cette hospitalité qui va au cœur et dont on conserve le souvenir.

Il suffit de lire le récit que nous donnons ; il dépeint mieux que des phrases, des circonlocutions, le bon doyen Chenaux. C'est une vision qui nous reste.

Fribourg, novembre 1908.

Fr. Reichlen.

Il y a quelques années, je fus, une nuit du mois de juillet, réveillé par un violent coup de sonnette. Croyant qu'on venait m'appeler pour un malade, je courus à la fenêtre et je demandai : — Qui est là ? Pas de réponse. Je répétai ma demande. Même silence, et pourtant je voyais au clair de la lune, depuis l'étage supérieur, une ombre se remuer près de la porte.

Je criai alors : — Qui est là ? Que me voulez-vous ? Et une voix me répondit : *Papa Muret.* J'avais donné à M. Muret le nom de papa ; et lui, malgré ma taille de 1 m. 85 et mon poids de 150 kilos, m'appelait : *Le petit Curé.*

Vous devez bien penser que j'eus bientôt endossé ma soutane et descendu les deux étages pour serrer la main au bon vieillard qui, un peu sourd depuis quelque temps, n'avait pas entendu mes deux premières demandes.

— Ah ça, me dit-il, j'ai reçu ce matin votre envoi de plantes, et il m'a tellement convenu, que je me suis décidé à venir vous en remercier en personne ; je voulais coucher à Romont, mais j'ai profité de l'occasion d'une voiture allant à Bulle, et me voici. (Le chemin de fer de Bulle-Romont n'était pas encore achevé.)

Je compris que papa Muret avait trouvé dans mon envoi une plante rare et qu'il venait en chercher d'autres exemplaires. Attendons, me dis-je, le botaniste se trahira, et je saurai déjà ce soir quelle est cette plante. Il fit honneur au petit souper. Entre la poire et le fromage, il me demanda si je pouvais l'accompagner le lendemain.

Je lui répondis que j'étais libre et que je me sentais heureux d'accepter sa proposition. — Mais de quel côté voulons-nous aller ?

— Vous m'avez envoyé, me dit-il, plusieurs plantes des bords de la Sarine sous Morlon, entre autres un Hieracium que j'aimerais récolter moi-même ; nous irons dans cette localité.

— Ta, ta, ta, papa Muret, je sais que vous n'êtes pas venu, cette fois-ci, pour visiter le petit curé, mais bien pour chercher un Hieracium ; je m'en doutais et je vous surveillais.

L'excellent homme ne savait pas mentir ; il me serra la main, prit la bouteille, remplit nos deux verres et après avoir trinqué, nous nous dîmes : Au revoir, à demain, à 4 heures.

Le lendemain, à 4 heures moins un quart, nous étions dans la salle à manger. Hélas ! la servante n'était pas encore levée et le déjeuner n'était pas prêt. Alors, comme le raconte si bien M. E. Rambert, le bon vieillard s'assit sur une chaise et les deux mains appuyées sur le fer de son piolet, le menton sur les deux mains, il se mit à regarder droit devant lui, et allait commencer à soupirer.

— Ah ça, papa Muret, lui dis-je, nous allons partir : nous trouverons de bonnes auberges sur la route ; en avant, marche !

— Oui, en avant, marche !

— A une condition, c'est que vous allez déposer dans votre chambre, votre porte-monnaie, je me charge des frais de voyage.

— Oui, me répondit-il, nous réglerons nos comptes ce soir.

Nous prîmes le classique croûton de pain, et en avant, marche !

Avant 5 heures, nous étions déjà à Bulle. Arrivés près de l'hôtel de l'Union, il m'arrêta et me dit ces mots d'une voix émue : — Cet hôtel a changé d'enseigne ; autrefois, c'était la Mort ?

— Oui, lui répondis-je, cette enseigne, je l'ai vue dans mon jeune âge : il y avait là l'emblème de la mort avec sa faux ; sur un écusson se trouvaient ces mots :

A la Mort, bon logis, à pied et à cheval,
Entrez-y tous, passants, assiégez mon tonneau,
Le vin que l'on y boit guérira votre mal,
Car ce n'est pas celui qui conduit au tombeau.

Nous allâmes nous asseoir sur le banc qui entoure le magnifique tilleul chanté par le poète N. Glasson et qui fait toujours l'ornement de la ville.

— Il y a plus de 50 ans, me raconta alors M. Muret, j'étais parti seul de Lausanne, pour une excursion botanique. Je traversai Jaman, Montbovon, Château-d'Œx, Gessenay et de là Ablentschen, Bellegarde, Charmey. J'arrivai après trois jours de voyage à Bulle, avec une magnifique provision de plantes. J'allai loger à l'hôtel de la Mort, qui m'avait été recommandé.

Je voulais passer une journée à Bulle, pour arranger mes plantes et me reposer. Après avoir mis en ordre ma récolte, je me souvins que j'avais promis à mes parents de leur donner de mes nouvelles et je me mis à leur écrire. Après avoir raconté mon voyage, une idée baroque me traversa l'esprit, et je terminai ma lettre par ces mots : « Très chers parents, je me trouve maintenant à la Mort, je suis résigné à mon sort et je vous fais mes adieux.» Ma lettre étant signée, je crus devoir cependant ajouter un post-scriptum. « J'oubliais de vous dire que je suis logé dans un excellent hôtel de Bulle, à l'enseigne de *La Mort*, où je me trouve très bien et en parfaite santé. Aujourd'hui, je reste à Bulle pour visiter cette jolie petite ville et me reposer; demain j'irai jusqu'à Vevey et après-demain je serai à Lausanne. »

Cinq heures sonnaient alors à l'horloge de la tour, près du château. Nous continuâmes notre route. Je ne veux point citer ici toutes les plantes que je montrais au vieux botaniste ; il les examinait avec intérêt, je m'apercevais cependant qu'il était préoccupé. Il pensait peut-être au fameux Hieracium et peut-être aussi au déjeuner qu'il n'avait pas fait et dont il ressentait l'absence.

Nous allons déjeuner, lui dis-je tout à coup, en arrivant près d'une charmante habitation en bois située à quelques pas à l'ouest de l'église de Morlon. Je sonnai. Le curé, mon cher confrère, vint nous répondre ; je lui présentai M. Muret en lui disant qu'il avait devant lui le premier botaniste de la Suisse, ancien président de la Constituante du canton de Vaud, mon vénérable ami, un peu sourd. L'excellent curé nous fit entrer et me demanda de suite ce qu'il pouvait nous offrir. Après ma réponse, il sortit et rentra

bientôt avec une bouteille poudreuse, la servante nous apporta des tranches de jambon.

Le bon papa Muret n'avait pas vidé son verre à moitié qu'il le déposa et se tournant vers notre hôte, il lui dit de cette voix saccadée qu'il employait dans les grandes circonstances :

— Ah ! ça, ah ! ça, Monsieur le curé, vous avez là une fine goutte, une très fine goutte, c'est du vieux Neuchâtel ?

— Oui, je suis du canton de Neuchâtel et j'y possède une vigne ; c'est de mon crû.

Les tranches de jambon et les verres se succédèrent avec rapidité ! La bouteille fut bientôt vide et pourtant M. le curé qui était très généreux restait là comme une statue, ne faisant pas mine d'aller chercher un second flacon. Il craignait pour mon respectable compagnon ; je lui fis un signe et je dis à voix basse : « Je réponds de tout. » Une seconde bouteille arriva immédiatement. Vous pouvez croire qu'elle fut bien reçue. A sept heures, il fallut quitter le toit hospitalier. Nous remerciâmes le bon curé. M. Muret ne me voyant pas sortir mon portemonnaie, me dit alors : « Réglez donc notre compte. » Il est réglé, répondit le curé, et nous partîmes, enchantés de la réception, pleins de courage et de bonne humeur.

Après vingt minutes de marche, nous étions sur les bords de la Sarine, au milieu des arbres et des saules. Tout à coup, je me tourne vers M. Muret, et prenant un air très sévère, je lui dis :

— M. Muret, je suis très mécontent de vous.

— Mais, M. le curé, que vous ai-je fait ?

— Vous vous conduisez d'une manière indigne.

Et le pauvre vieillard me dit alors d'une voix suppliante :

— Je vous en conjure, dites-moi ce que j'ai fait, ce qu'il y a ?

— Il y a, répondis-je alors en riant, il y a que vous êtes venu de Lausanne pour chercher le Hieracium saxetanum et maintenant vous le foulez aux pieds, vous le brisez, le voilà !

Alors comme s'il eût reçu une décharge électrique, comme s'il eût marché sur une vipère, il fit un bond, et se jeta à terre pour cueillir la bienheureuse plante. Il fallait voir avec quel bonheur il sortait d'entre les pierres le petit Hieracium. La besogne n'était pas facile ; je voulus l'aider, il refusa mon concours tout en me remerciant vivement de ce que je lui cédais toute la récolte, une cinquantaine d'exemplaires au moins.

Dès que le travail fut achevé, nous nous assîmes sur un vieux tronc de saule et le savant botaniste disséqua, analysa le fameux Hieracium, qui donna lieu plus tard à bien des discussions entre

savants. On finit par l'envoyer à Fries, qui lui donna le nom de *Hieracium saxetanum*. D'où venait-il, on n'en sait rien; il avait été amené là de quelque montagne par les eaux de la Sarine. Hélas! la jolie plante a disparu; voici quatre années consécutives que je ne l'ai plus retrouvée. Les débordements de la rivière ont amené d'épaisses couches de limon qui l'ont étouffée.

Muret était heureux; il me parla des visites qu'il avait faites aux curés du Valais, des Grisons et du Tessin, de ses relations amicales avec les catholiques. C'est alors que je lui contai l'histoire de l'omelette, cette histoire qu'il m'a si souvent fait redire depuis dans des cercles d'amis. La voici. Il y a une quinzaine d'années environ, un jeune botaniste de Winterthour, M. Schellenbaum, vint me faire une visite. J'étais avec lui, depuis cinq à six ans, en échange de plantes. Avant de partir pour les Grandes-Indes, il avait voulu me connaître. Il y a été plus tard nommé consul et il est déjà mort, laissant, je crois, une partie de sa fortune à la Société helvétique des sciences naturelles.

M. Schellenbaum arriva donc un soir d'hiver à ma cure; on fit connaissance, on parla de botanique.

Tout à coup, j'interrompis la conversation pour poser cette question : — Ah! çà, mon cher, êtes-vous catholique ou protestant?

— Pourquoi me faites-vous cette question? Il y a cinq ou six ans que nous nous écrivons, nous n'avons jamais parlé de religion, et maintenant que nous allons nous quitter, peut-être pour ne plus nous revoir, pourquoi m'en parlez-vous? Pourquoi cette question?

— Parce que j'ai besoin de le savoir maintenant. C'est aujourd'hui vendredi, jour où les catholiques font maigre. Si vous êtes catholique, vous aurez une omelette pour votre souper, si vous êtes protestant, vous aurez un poulet. Choisissez : que prenez-vous, le poulet ou l'omelette?

— Je prends le poulet. — Et moi l'omelette.

Voilà quelles furent nos seules discussions religieuses.

Cette historiette amusa beaucoup le papa Muret, il l'accueillit avec son bon et gros rire et, comme je l'ai déjà dit, il me la fit souvent raconter plus tard.

Après une halte de près d'une heure, nous parcourûmes les bords de la Sarine qui fournirent encore bien des plantes rares au savant botaniste. Cette herborisation au milieu des broussailles était très fatigante. Nous remontâmes ensuite la côte escarpée pour nous rendre au marais de Champotey, un des endroits les plus riches en plantes du canton de Fribourg. Nous y passâmes près

d'une heure et il était plus de midi lorsque nous arrivâmes à la cure d'Echarlens. Nous y fûmes reçus très cordialement. Nous n'acceptâmes pas le dîner qui nous fut offert et nous nous remîmes en route par un soleil brûlant, une chaleur étouffante. Entre Echarlens et Riaz, sur les bords de la Sionge, il y avait alors bien des plantes rares. Je dis alors, car, maintenant, tout ce terrain est cultivé et les plantes ont disparu. On s'y arrêta assez longtemps, et il était plus de trois heures quand nous fîmes une petite halte à la cure de Riaz où l'on nous reçut comme à Echarlens et à Morlon. A cinq heures, nous étions de retour à Vuadens, fatigués, mais contents. Avant d'entrer à ma cure, papa Muret s'assit sur une pierre, et me dit : Ah çà, petit curé, réglons nos comptes, combien vous dois-je ?

— Vous ne me devez rien. Ce matin, je vous ai fait déposer votre argent à ma cure et je n'ai pris avec moi que 2 fr. 50 pour donner aux mendiants que nous aurions pu rencontrer ; comme nous n'en avons pas vu, j'ai encore mes 2 fr. 50, les voilà. Vous ne me devez donc rien. — Le bon vieillard était ému ; je ne voulus pas le laisser parler et je le fis entrer.

On ne resta pas longtemps à dîner : nous devions mettre nos plantes en ordre. Ce travail nécessaire nous avait peut-être ôté l'appétit.

A 9 heures, le souper était prêt. Un nouveau convive venait d'arriver, c'était M. le chanoine actuel W., ancien curé de Villars-le-Terroir, dans le canton de Vaud.

Mes deux convives eurent vite fait connaissance et devinrent amis. Je ne puis rapporter ici tout ce que dirent ou plutôt crièrent ces deux récents amis.

Au milieu de la discussion, il arriva que le chanoine lança par hasard un argument auquel le papa Muret ne put pas répondre de suite. Que fit-il alors ? il se tourna vers moi et me dit : — Savez-vous que le vin du curé de Morlon était bien bon ! Je compris. Si j'avais eu une fine bouteille, le bon vieillard l'aurait eue, et y aurait trouvé la réplique qui lui manquait. Mais, hélas, je n'avais pas de vin de Neuchâtel, pas de vin bouché, pas même de vin vieux ; je n'avais que du nouveau de Chardonne, qui avait du moins le mérite d'être vaudois, et papa Muret voulut bien s'en contenter.

Il était près de minuit lorsque je conduisis mon respectable ami à sa chambre. En m'entendant lui souhaiter une bonne nuit, il me serra la main et me dit ces mots : — Voilà une belle journée ; j'ai mon Hieracium en abondance. Mais savez-vous que le vin du curé de Morlon était bien bon !

Voilà l'histoire d'une journée d'herborisation dans la Basse-Gruyère avec M. Jean Muret. Cette histoire, je l'ai écrite sans prétention, mon cœur me l'a dictée et en l'écrivant des larmes sont tombées sur mon papier.

PETITE CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

*** Un comité vient de se constituer à Genève pour organiser un **cortège historique universitaire en 1909.**

M. l'avocat de Rabours, qui présidait la séance, a dit que puisque l'Académie de Genève était née de l'effort commun du peuple, il était juste de permettre à toute la population de participer aux fêtes du jubilé et de célébrer ce 350me anniversaire.

C'est par le moyen d'un cortège historique rappelant le premier siècle de l'existence de l'académie, d'une part, et fixant les traits essentiels de l'histoire de l'école dans divers pays et à diverses époques, d'autre part, qu'il a été décidé d'attirer sur les fêtes du jubilé l'attention de tous.

La première partie de ce cortège, à laquelle prendront part diverses sociétés, remettra en mémoire le concours très grand des représentants de plusieurs nations : Allemands, Hollandais, Danois, Français, qui vinrent chercher à Genève une instruction que l'on ne trouvait pas ailleurs, si bien que l'on a pu dire au XVIe siècle que Genève était bien quelqu'un des plus riches marchés littéraires de l'humanité.

Après une discussion animée, qui révèle le grand intérêt que portent les professeurs et les étudiants à l'organisation du cortège, le président a attiré l'attention sur le fait que de nombreux délégués étrangers viendront à Genève le 10 juillet et qu'avec le bel élan des étudiants et avec le concours de toutes les sociétés qui voudront bien envoyer leur adhésion, on réaliserait un beau programme à la fois national et universitaire.

*** Dans la séance du 14 janvier de la **Société d'histoire et d'archéologie de Genève**, les assistants ont entendu, entre autres, un rapport intéressant sur l'activité de la société pendant l'année 1908, présenté par le président sortant de charge, M. Victor van Berchem.